



La mafia du coeur

Sainte-Foy-La-Tarentaise, hiver 2012, ce jour-là, en Savoie, il neigeait. Le trafic devenait compliqué et d'énormes bouchons se formaient. Pourtant Marie devait se rendre à une cinquantaine de kilomètres de là pour une mission précise, faire du comptage de gibier dans une forêt dont on disait qu'elle était mystérieuse. Sa valise était prête avec quelques affaires pour deux ou trois jours, son ordinateur et son livre préféré du moment "Les cœurs déchiquetés" de Hervé Le Corre, mi-thriller mi-roman noir, bref un polar à vous donner la chair de poule ! Trente-quatre ans à peine, elle a des cheveux noirs et un visage d'une grande douceur. Ses yeux plutôt bleus laissent apparaître des tâches vertes ce qui lui donne un regard particulier. Elle est grande, menue et ce jour-là elle porte un duffle-coat noir. "Et mince ! impossible de démarrer ma voiture ! Il est vrai qu'avec ce temps, prendre le bus est sans doute plus prudent". Elle embarque donc sans hésiter tenant ses bagages à la main. La circulation est difficile et le chauffeur du bus a bien du mal à conduire. Il zigzague, une fois, deux fois et glisse inexorablement dans le fossé. "Tout le monde doit descendre et poursuivre à pieds" annonce-t-il. "Et mince encore ! Je sens que cette journée va être fastidieuse mais je n'ai pas le choix, je dois aller dans cette forêt coûte que coûte". C'est alors qu'elle pensa à sa mère qui lui aurait sans doute conseillé de rebrousser chemin.

Ce souvenir la plongea soudain vingt ans en arrière quand Rosalie sa mère, Charles son père et elle habitaient en Italie non loin de la Savoie. Il faisait aussi un temps de neige et sa mère était partie faire des courses à pied mais hélas, elle n'était jamais rentrée. Elle s'était fait assassiner, son cœur arraché sauvagement par un inconnu appartenant soi-disant à la mafia ou à une autre organisation mystérieuse. Son père, policier mit tout en œuvre pour retrouver cet homme, en vain, on ne retrouva jamais l'assassin. Marie fut parcourue de frissons en pensant à tout cela.

C'est alors qu'il surgit à ses côtés, comme une ombre venant de nulle part, grand, fin, tout habillé de noir, la tête cachée dans le col de sa veste. Surprise et terrifiée à la fois, Marie lui demanda s'il

connaissait le coin. L'homme ne répondit rien et s'éloigna rapidement. Il n'avait manifestement pas envie d'être vu ou reconnu. Marie paniqua d'autant que la proximité de la forêt ne lui inspirait rien de bon ... Pour l'instant elle allait avancer le plus rapidement possible, passer sous ce pont métallique et entrer dans la forêt où se trouvait un chalet qu'elle avait loué pour la circonstance. Là elle s'y reposerait et, après une bonne nuit, attendrait son guide pour partir explorer le site et compter les chevreuils visibles en hiver. "Voulez-vous que je vous conduise quelque part ?" lui proposa un automobiliste qui passait à sa hauteur. "Bien sûr, répondit-elle, je vais vers la forêt et avec ce froid de canard et cette neige j'accepte volontiers le confort de votre voiture". Bientôt Marie eut un pressentiment, ce n'était pas la bonne direction et cet homme était louche. N'était-ce pas celui qu'elle avait croisé quelque temps avant ? Elle commençait à transpirer, trembler, pâlir réfléchissant à toute vitesse pour imaginer comment s'échapper. La solution se présenta tel un miracle. Un feu tricolore passa au rouge, la voiture s'immobilisa, Marie ouvrit brusquement la portière et se précipita dehors sans attendre. Le feu passa au vert et la voiture repartit comme si de rien n'était. Son cœur battait à tout rompre et ses jambes la portaient à peine. Il lui restait un kilomètre à parcourir avant d'arriver à ce chalet. Elle pensa à son père, toujours policier en exercice, qui devait probablement se trouver confronté à des situations dangereuses comme des enlèvements, des meurtres, des fusillades, des accidents. S'il la savait ainsi seule sur la route, en cette fin de journée sombre et enneigée il la sommerait de faire demi-tour.

L'entrée de la forêt se profila. Un grand arbre était planté là, éclairé par la seule lumière de la lune ; ses longues branches nues et noueuses tendues vers le ciel comme des bras maigres semblaient vouloir l'aider à sortir de cet endroit. Encore quelques centaines de mètres et elle y serait. Il ne lui fallut que dix minutes pour arriver à destination. Il était vingt heures, elle était épuisée, inquiète, frigorifiée et affamée. Fermer la porte à triple tour, vérifier toutes les fenêtres, tirer les rideaux et se mettre au lit sous la couette, voilà ce à quoi pensait Marie. Dehors la neige tombait et chaque bruit la faisait tressauter. Elle trouva de quoi se faire une tisane et voyant bien qu'elle ne pourrait pas dormir de suite, elle alluma la télévision. Non ce n'était pas possible ! encore un film avec des meurtres terribles commis par des membres d'une mafia Corse qui n'hésitaient pas à prendre des otages pour réussir à s'enfuir tout en tirant sur des policiers et des civils dont la fille d'un des policiers ... C'était vraiment étrange ... Si elle n'avait pas vécu tous ces événements de la journée, elle aurait certainement regardé ce film avec intérêt et amusement car elle adorait les polars. Mais là, ce soir, elle avait juste envie de ne plus penser à rien jusqu'au lendemain.

Au petit matin après une nuit quasiment blanche et alors qu'elle finissait son petit déjeuner, elle entendit à la radio qu'une personne avait été retrouvée morte non loin de son chalet, son cœur avait été sauvagement arraché ainsi que son foie et ses reins. Un frisson d'horreur lui traversa le corps, elle était tétanisée, ne savait plus quoi faire. Rentrer chez elle, mais comment ? Elle était seule et sans voiture. Soudain une sonnerie retentit. Paniquée, Marie se figea. Une deuxième sonnerie plus insistante se fit

entendre, cette fois accompagnée d'une voix forte clamant : "Je suis Francis votre guide!". Marie se trouva un peu bête. Elle en avait complètement oublié ce guide et ce travail qui l'attendait. Ces histoires l'avaient vraiment trop perturbée, c'était stupide ! "En fait je me suis fait des idées et me suis inventé un drame ! Il est temps que je retombe dans la réalité et que je voie les choses avec un œil serein !". Elle se pressa d'aller ouvrir la porte et tomba nez à nez avec un homme grand, mince, au visage sombre et enfoncé dans le col de sa veste. Elle eut à nouveau cette sensation horrible de frayeur qui la sidéra, la paralysa. C'est sûr, ce Francis c'était celui qu'elle avait croisé et peut-être aussi était-ce l'automobiliste ? Même allure énigmatique, même attitude. Et pourtant il lui semblait bien plus grand et plus costaud ... Que faire ? Lui claquer la porte au nez ? S'enfermer ? Se sauver ? Hurler ? Personne ne l'entendrait, personne ne la verrait. Et pas moyen de téléphoner, ici il n'y avait pas de réseau. Dans un sursaut de bravoure, elle décida de faire face. "Vous allez bien Francis ?" "Mhummm". "Bon alors allons-y si vous voulez bien me guider et m'aider à trouver ces chevreuils".

Ils marchèrent côte à côte, sans mot dire, s'enfonçant de plus en plus dans la forêt. La neige ne tombait plus, le paysage était magnifique et Marie tentait de savourer la beauté des lieux. Et puis au détour d'un chemin, Francis saisit Marie par le bras, la regarda droit dans les yeux. Alors un cri épouvantable retentit puis un deuxième déchira le silence impressionnant de cette forêt. Le lendemain le journal titrait : « Deux nouveaux meurtres dans la forêt de Sainte Foy La Tarentaise. Une jeune femme d'à peine 34 ans et son guide Francis ont été retrouvés assassinés. Leurs corps ont été lacérés et leur cœur et leur foie ont disparu. C'est l'inspecteur de police Monsieur Charles Dexter, le père de Marie, une des deux victimes, qui est chargé de l'enquête. »

Travail collectif

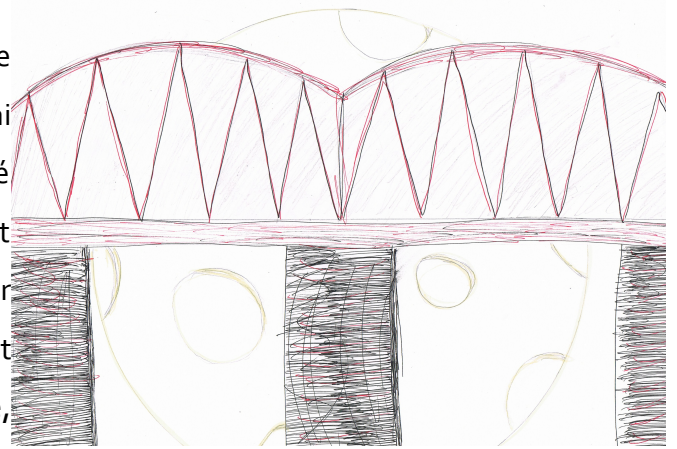
Sous le Pont Rouge

Bonjour, moi c'est Rachelle et je vais vous raconter une histoire que je n'ai jamais racontée à personne, une histoire qui fait froid dans le dos, une histoire qui ne vous arrivera sûrement jamais. Autrefois, j'avais de grands yeux ronds, verts, fatigués, mais toujours remplis de curiosité. J'avais les cheveux blonds, courts et abîmés. Âgée de 34 ans à l'époque, tout le monde disait que j'en paraissais moins, j'aurais préféré qu'on me fasse cette remarque maintenant que j'ai 46 ans... Je faisais 1m70 si mes souvenirs sont bons. Mon corps, musclé par l'entraînement faisait ressortir mon caractère endurci, mes lèvres, pulpeuses et rouges comme le sang donnaient de la couleur à ma peau blême.

Il y avait aussi Rick, mon partenaire, deux ans de plus que moi, donc mieux entraîné. Très malin, il paraissait sombre mais était pourtant très jovial ! Ses sourcils noirs et rusés surmontaient ses petits yeux bleus et perçants et ses cheveux noirs me faisaient penser à la crinière d'un lion ! Nous travaillions pour la police criminelle et nous formions un bon duo. Avant qu'il ne se passe quelque chose...

Tout a commencé dans la banlieue de New York, à côté d'un petit pont rouge sur lequel les trains ne passaient plus depuis longtemps. Selon certaines rumeurs, ce pont était hanté. C'était fin janvier 2018 et l'atmosphère était noire et glaciale. Ce fut l'année la plus froide de toutes. Le grand nombre de lanternes n'éclairaient rien à part quelques gros rats et cafards. Il faisait si sombre qu'on manquait de trébucher sur une racine morte ou encore un déchet tellement cet endroit était sale. On aurait dit que cette ville était abandonnée, très peu de voitures passaient par là et il restait très peu d'habitants. Concernant l'odeur, on ne pouvait pas faire plus repoussant. Je marchais pour me détendre après une longue et difficile journée, quand je vis une silhouette, pas n'importe laquelle, celle qui vous fait froid dans le dos, celle qui vous regarde sans avoir de visage. Cette "personne" m'a semblé suspecte, je me suis dirigée vers celle qui disparaissait petit à petit, j'ai commencé à courir jusqu'à ce pont où j'ai perdu sa trace.

Le pont était rouge. Pourquoi rouge dans cette ville grise et sombre ? Un pont rouge... Ensuite, j'ai entendu un autre bruit, je suis allée voir et il m'a semblé voir une autre silhouette, elle était différente, à terre et sans mouvement... Mon premier réflexe fut de vérifier le pouls de ce pauvre homme qui était déjà mort... Et soudain, bien qu'il fasse sombre, je reconnus ce visage, ce visage que j'avais sûrement vu plus de mille fois... Ce



visage si beau et si doux... Cet homme était mon partenaire, mon collègue, mon ami, mon plus cher ami ! C'était Rick. Bien qu'habituee à côtoyer l'horreur, j'étais sidérée par ce que j'avais sous les yeux. J'éclatai en sanglot en serrant très fort le corps dans mes bras.

Après une nuit d'insomnie, j'allai à la morgue pour avoir plus d'informations, je ne voulais qu'un seul petit indice, juste de quoi me mettre sur la bonne route. D'après les rapports du légiste, c'était un suicide, mais moi j'étais persuadée du contraire, j'étais persuadée que cette silhouette avait quelque chose à faire là-dedans : il fallait que j'établisse la preuve qu'il ne s'était pas suicidé, comme l'avait prétendu la version officielle, mais qu'il avait été assassiné. Déçue de n'avoir rien trouvé, je m'apprêtais à repartir et au dernier moment, le médecin légiste m'interpella : "Hé ! Au fait ! Madame Manners ! Nous avons trouvé ceci dans la main de votre collègue !" Il me montra un petit bouton bleu marine et poursuivit "Sûrement une mauvaise histoire d'amour qui a mal tourné !". Après l'avoir remercié comme s'il m'avait donné la Lune, je repartis, fière de mon indice, en ignorant complètement sa théorie ! En revanche, moi j'avais la mienne : Rick aurait pu s'attacher au pull de l'assassin pour éviter de tomber du pont.

Pour avancer, il fallait tout d'abord que je dresse la liste des suspects, la voici : Commençons par Charles Brunk, ancien détenu de la prison de Brooklyn, il y est resté 12 ans pour avoir tué l'ex-mari de sa femme et est sorti plus tôt que prévu grâce à son bon avocat. Cet homme aurait pu tuer Rick car c'était

Sans titre

Le 20 novembre dans les années 60 vers midi, un cadavre gisait 12 rues des Bomelettes à Tunis. Une femme de 40 ans, cheveux bouclés, au petit nez surmontant sa bouche rosée. L'infirmière, seule, sans famille, vivant juste avec son chat, venait d'être tuée. L'arme du crime, une seringue. On voyait de l'autre côté de la route, un homme grand et fin, ses yeux verts respiraient la bonté, l'amour pour ses enfants et la peur de les perdre. Ses cheveux ébouriffés surmontaient son crâne d'une blancheur éclatante. L'homme était son père, qu'elle n'avait pas connu, parti quand elle avait 2 ans. Elle qui pendant si longtemps l'avait cherché, elle s'était dit qu'il était mort alors qu'il était parti à cause des dettes qui le poursuivaient. Il y a deux jours, près d'un arbre, sous un pont, il l'avait retrouvée, après l'avoir cherchée tout l'été. Tant de beauté en elle, tant de chagrin, tant d'amour en lui, mais à ce moment-là, elle sortit une seringue et se suicida. Il était, depuis deux jours, de l'autre côté du trottoir, assis et regardant le cadavre de sa fille.

Louis DWORNIK

Sombre dispute

Cette sombre histoire s'était passée le 24 décembre 1993 à la Nouvelle Orléans dans les quartiers jazz de la ville. Les rues étaient jonchées d'ordures, les routes étaient bosselées et fissurées. Les voitures étaient enneigées, car une tempête de neige, s'était levée.

Dans le froid glacial, une femme courait, elle s'appelait Lola Desentes, elle était maigre, limite anorexique pourtant elle était magnifique ; elle avait des cheveux d'or et les yeux d'azur, elle avait la peau mate de par son origine espagnole.

Revenons 24h en arrière, elle venait de rentrer dans son appartement de trois pièces, après une dure journée de boulot. Son mari lui dit : « Tu es enfin là, j'avais faim et il y a aussi une machine à faire tourner ». Non pas de s'il te plaît ni de merci, Roger était son mari depuis 10 ans. Lola en avait vraiment marre de lui, elle n'en pouvait plus, elle allait demander le divorce, lui en parler ce soir-là mais tout ne se passa pas comme prévu. Roger en colère prit un couteau qui était sur la table de la cuisine, le pointa vers Lola et lui dit : « Si tu me quittes, je te tue ». Lola prit peur et se rappela que Roger cachait toujours son pistolet dans le tiroir, sous l'évier qui était juste derrière elle. Elle attendit qu'il se retourne et elle prit le couteau qu'elle planta dans la nuque de Roger. Apeurée, elle prit la fuite à pied. Et le grand titre du journal du 25 décembre fut : « Terrible meurtre de Noël ».

Robin PEUTREC

Pour le prix d'un enfant.

Sur un petit îlot d'Islande du nom de Flatey se trouvait un village entouré d'une forêt très dense. Là-bas, il y avait souvent de la tempête. Un peu à l'écart du village se dressait une petite maison délabrée. Une jeune femme de presque 25 ans y vivait. Elle s'appelait Elisa. Elle était grande et mince. Ses cheveux étaient châtain clair et son teint était très pâle. Ses sourcils fins soulignaient ses beaux yeux bleus. Mais son doux regard était en permanence rempli de tristesse. Son nez effilé surmontait sa bouche délicate. Elle n'avait pas eu une vie facile. A 23 ans, elle était tombée enceinte. Mais le père de l'enfant était mort à peine un an plus tard. Quant à sa famille, elle était déjà très pauvre et ne pouvait donc pas l'aider financièrement. Elle était donc partie de la France pour vivre sur cet îlot où elle avait facilement trouvé un petit boulot dans une épicerie. L'homme qui l'avait embauchée était étrange. Il avait des cheveux bruns et un regard perçant qui vous scrutait. Elle ne savait rien de lui, mais elle le trouvait très inquiétant. Il souriait peu, mais lorsque ceci arrivait, son sourire était mauvais et malicieux. Il ne parlait presque jamais. Il restait pour elle un grand mystère. Un soir, il lui proposa de la raccompagner.

Elle avait travaillé très tard et il était presque 23 heures. Il lui avait dit qu'il ne pouvait pas la laisser rentrer toute seule à cette heure. Elle n'avait pas pu refuser. Elle marchait d'un pas rapide. Lui avait l'air de prendre son temps et marchait beaucoup plus lentement. Elle était sans arrêt obligée de l'attendre. Arrivé à la lisière de la forêt, il s'arrêta. Elle lui expliqua que sa maison était plus loin mais il ne semblait pas l'écouter. Il commença à pénétrer dans les bois et lui ordonna de le suivre. Malgré ses réticences, elle n'avait pas envie de le contrarier.

« Ne trouvez-vous pas ces bois magnifiques ? lui demanda-t-il. »

Elle avait toujours trouvé cette forêt effrayante, et ce, encore plus la nuit. Mais elle n'osa pas le lui dire.

« Sûrement, approuva-t-elle. »

Il se passa quelques minutes de silence.

« Il me semble avoir entendu dire que vous aviez un enfant, reprit-il.

-Oui, en effet, j'ai un fils d'un an et demi.

-C'est bien ce qu'il me semblait. Êtes-vous mariée ?

-Eh bien, je l'ai été mais mon mari est mort il y a presque un an de cela, dit-elle un peu gênée de lui parler de sa vie privée.

-Voilà qui est navrant.

-Je suis désolée mais je suis terriblement fatiguée. J'aimerais rentrer chez moi.»

Elle saisit cette excuse pour essayer de sortir de cette forêt et de rentrer chez elle. Mais au moment où elle commençait à rebrousser chemin, il se rua sur elle et serra son cou de ses mains gantées.

Elle le regarda stupéfaite et terrifiée.

« Je m'excuse sincèrement, dit-il avec un sourire maléfique. Ma femme et moi avons toujours rêvé d'avoir un enfant. Mais nous n'arrivons malheureusement pas à en avoir. Et nous ne voulons pas attendre des années en essayant d'adopter. Mais ne vous faites pas de souci, nous prendrons bien soin de votre fils. »

Sur ce, il serra plus fort. Elle essaya de crier mais n'y arriva pas. Quand bien même, personne ne l'aurait entendue. Elle se débattit de toutes ses forces mais en vain. Il était trop fort. Après de longues minutes d'un duel interminable, elle demeura immobile, inerte sur le sol. Elle était morte.

Une heure ou deux après seulement, l'enfant était entre les mains de l'assassin. Il ne garda aucun souvenir de sa mère. Il vécut heureux. De toute sa vie, jamais il ne sut que celui qu'il appelait Papa et qu'il admirait tant était un meurtrier.

Sarah HERBRETEAU

Un meurtre

Ça se passe un vendredi 13 en Argentine plus précisément à Buenos Aires. Il pleuvait mais des éclairs éclataient ce qui est assez rare. Minuit sonna. Je me promenais dans une forêt très sombre qui me faisait froid dans le dos. Des arbres immenses avec leurs branches crochues. Soudain un homme apparut, c'était un homme grand et musclé, ses cheveux bruns surmontaient ses grands yeux marron. Il avait des lèvres pulpeuses, un long nez et la peau mate. Il avait l'air gentil, ses cheveux cachaient la moitié de son front. Il s'éloignait au fur et à mesure que je me rapprochais. Je repris mon chemin et me retrouvai face à une chaumière éclairée par trois lampadaires, la route toute creusée je sus tout de suite qu'il y avait eu des secousses là. Un peu plus loin j'aperçus une tour abîmée qui était à deux doigts de s'écrouler. Juste après, une femme, enfin je ne sais pas trop, éclairée par un lampadaire. Cette personne était effrayée mais de quoi je n'en savais rien. Cette personne avait les cheveux blonds et courts et les yeux bleus. Elle était également de petite taille.

« Qui es-tu ? Pourquoi as-tu peur ? Lui demandai-je.

- Je ne peux pas te dévoiler mon identité, me répondit l'inconnue.

- Je ne te veux aucun mal.

- Je m'appelle Rosélia, j'ai 18 ans. Mes parents m'ont chassée de chez eux. Pour survivre, j'ai dû briser de la main gauche la vitre d'un supermarché pour attraper de la nourriture, ne le répète à personne sinon gare à toi !

- Euh tu es recherchée par la police, bredouillai-je, inquiète maintenant.

- Oui ! C'est pour ça que j'ai peur et que je me cache. »

Puis elle repartit dans la direction opposée à la mienne. Après 20 minutes de marche, je me retrouvai face à un pont où se reflétait la mer bleue. Je m'arrêtai et entendis : « Qui es-tu ? »

Je cherchai la personne qui me parlait et j'aperçus un homme qui montrait son dos. Je vis, lorsqu'il se tourna vers moi, qu'il avait la peau mate et juste la peau sur les os. En plus de ça il était mal habillé. Je lui répondis :

« Je m'appelle Licet, j'ai 14 ans.

- Tu n'as rien à faire ici !

- Bah vous non plus ! »

Il me raconta pourquoi il était là. Il n'avait plus de quoi se loger depuis que sa femme et lui avaient rompu.

« Pourquoi cachez-vous votre visage ? lui demandai-je. »

Il me répondit d'un ton triste : « Quand j'étais petit, à l'âge de 12 ans, mes parents m'ont laissé seul à la maison, j'avais faim donc j'ai fait chauffer mon repas au four puis je suis allé regarder la télé sans me rendre compte que j'avais oublié d'éteindre le four. Donc la maison a pris feu et quand les pompiers sont arrivés j'avais le visage brûlé. »

Puis il partit. Je revenais sur mes pas quand un cri résonna, je courus pour voir ce qui se passait. Je vis Rosélia à terre avec un couteau planté dans le cœur. Un homme musclé ricanait, une traînée de sang à ses pieds. J'appelai la police. Le temps que je me retourne, il avait disparu. Un peu plus tard la police arriva et me ramena chez moi, après que j'eus fini de raconter tout ce que je savais. Une semaine plus tard, l'assassin fut retrouvé mort, la police dit que c'était un suicide et moi je la crus grâce aux preuves : il s'était sûrement suicidé car il ne voulait pas aller en prison.

Tiffany VALENTIN

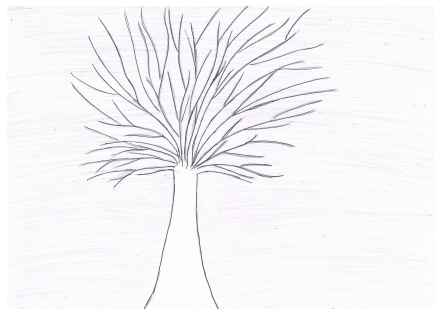
Une mystérieuse déchetterie

Cette histoire se passe à Chicago, en 2112. Chicago est tombée en ruine en un siècle, car une maladie inconnue a touché les trois quarts de la population. Il reste un peu plus d'une centaine d'habitants qui ne vivent plus que dans un seul quartier peu touché par cette maladie mortelle. La dernière personne touchée par cette maladie incurable a rendu son dernier souffle il y a maintenant plus de 20 ans. En 2112, les survivants sont plus de 200. Mais plusieurs dizaines de personnes commencent à disparaître depuis quelques mois.

Ce matin-là, Anna, une jeune femme de 20 ans, faisait sa promenade quotidienne. Cette femme était petite pour son âge, mince, brune, ses cheveux ondulés et ses yeux marron allaient parfaitement avec son petit nez fin et sa bouche fine. Elle se promenait autour des voitures abandonnées, cassées, laissées en plein milieu des routes. Il y avait un pont. Elle remarqua que quelqu'un l'observait sur ce pont. C'était un homme qui devait avoir la quarantaine. Il était grand et costaud, elle ne le vit pas bien, car il était encore tôt et l'aube était à peine levée. Elle décida de le regarder et continua à le fixer pendant cinq minutes. Maintenant, elle le voyait légèrement mieux, il avait des cheveux bruns coupés court, rasés comme un soldat allant à la guerre. A la place de ses yeux, elle voyait de grands trous obscurs qui n'inspiraient pas confiance à Anna.

Brusquement, il se retourna et partit vers le seul quartier encore habité, celui qui avait résisté à la grande maladie. Anna suivit cet homme bien mystérieux. Elle s'attendait à ce que l'homme s'arrête devant une maison ou un immeuble, mais il continua sa route. Elle passa devant sa maison, hésita, mais elle décida finalement de le suivre, elle était de plus en plus curieuse de savoir où allait cet homme étrange. Cela faisait plus de 10 minutes qu'ils marchaient, ils avaient déjà dépassé le quartier. L'homme s'arrêta enfin, puis se retourna vers Anna et il lui demanda : « Tu vas encore me suivre longtemps ? » Anna ne sachant que répondre, regarda ses chaussures et vit qu'un liquide poisseux les entourait. Ce liquide, c'était du sang, elle releva la tête et ce qu'elle vit l'horrifia encore plus. Ils se trouvaient dans une vieille déchetterie, le problème, c'est qu'elle n'était pas remplie de déchets, mais de cadavres. Certains étaient pendus à un arbre mort, d'autres étaient empilés les uns sur les autres. Tous ces corps avaient des angles improbables, surtout au niveau du cou. La dernière fois qu'elle vit l'homme, il fondit sur elle à toute vitesse et lui porta un coup mortel avec une manchette de karaté. Anna s'effondra par terre dans le sang. L'homme la tira par les pieds et la posa sur le tas de cadavres.

Clémence MONNIER



Un Parc A l'Infini

L'histoire se déroule dans un pays d'Amérique Latine, la Colombie. De quoi je me souviens ? Je me souviens qu'il y avait un parc qui... Oups , non, pardon, commençons par le commencement. C'était le samedi 12 juillet en 1981. Il avait neigé. Oui, je sais, la neige en Colombie, vous allez trouver cela très étrange mais pourtant c'est bien vrai. Je me souviens que j'avais fait un pari avec ma meilleure amie qui s'appelait Lola : elle avait 14 ans comme moi. Lola avait les cheveux blonds d'une grande splendeur, les yeux bleu azur comme le ciel...bref, on était comme des sœurs on peut même dire qu'on était jumelles. Comme moi, elle avait très envie de découvrir le plus monstrueux et le plus terrifiant parc du monde. Mais je n'étais pas assez courageuse pour y aller seule.

Ce jour-là, je voulais prouver à tout le monde que je n'étais pas une poule mouillée. Alors je me suis mise en route : tout d'abord parcourir la ville car le parc était à l'extérieur, ensuite prendre une petite rue

sombre, enfin traverser un pont suspendu avant d'arriver devant l'entrée du parc. Ma meilleure amie m'avait suivie mais quand elle a vu le portail s'ouvrir, elle s'est cachée derrière un gros arbre. Je me retrouvais donc devant l'entrée, face à des grands arbres monstrueux, des rats et des chauves-souris. J'avançais très doucement car j'avais trop peur, même que mes mains tremblaient. Je continuais mon chemin, j'avais du mal à marcher car il y avait de la boue qui collait à mes chaussures.

Brusquement, les buissons se sont mis à s'agiter. J'avais mon cœur qui battait à cent à l'heure. Qui vois-je alors apparaître devant moi ? Lola. Elle m'avait encore suivie, il faut croire qu'elle avait du mal à me lâcher. Bon elle s'imaginait encore qu'il m'arriverait des ennuis. Nous avons donc poursuivi notre chemin ensemble mains dans la mains, tremblotantes comme des feuilles mais assez contentes car on était ensemble et que je pouvais compter sur elle pour me venir en aide. J'ai entendu des arbres bouger puis des gémissements retentir. J'ai couru pour voir qui était là : mais ce n'était qu'un petit rat qui étranglait une pauvre chauve-souris.

Trop absorbée par ces bruits, je ne me suis pas rendu compte que Lola ne m'avait pas suivie. Paniquée, je suis retournée sur mes pas. Soudain, des hurlements terrifiants ont retenti dans le parc, comme si quelqu'un avait besoin d'aide. Je me suis vite précipitée dans leur direction. C'était LOLA !!! Elle était tombée dans du sable mouvant et se débattait avec la boue qui l'entourait. J'essayais de l'en faire sortir comme je pouvais, en lui tendant ma main, une branche d'arbre ou un bout de bois enfin quelque chose me permettant de lui sauver la vie... Malheureusement il était trop tard et elle fut engloutie sous mes yeux. Je me souviens alors de m'être assise sur un tronc d'arbre et d'avoir pleuré, crié en me demandant pourquoi Dieu ne m'aimait pas puisqu'il avait fait disparaître ma meilleure amie.

Le lendemain, un homme, vieux, grand, barbu, vêtu d'un manteau noir et de chaussures trouées, m'a réveillée d'un coup de pied. Il m'a interpellée d'un ton désagréable et avec un regard inquiétant. Le garçon âgé d'une quinzaine d'années qui l'accompagnait, m'a fait comprendre gentiment qu'il ne fallait pas avoir peur de lui, que c'était son caractère. Je crois me rappeler que l'un se prénommeait Jefferson et l'autre, Arthur. Ils allaient repartir quand je leur ai demandé de m'indiquer la sortie du parc. Je ne savais même pas comment ce parc s'appelait. Tout ce que je savais c'est qu'il était maudit et que je voulais rentrer au plus vite à la maison car j'avais perdu ma meilleure amie. Je les ai suppliés de toutes mes forces mais Jefferson m'a tourné le dos et Arthur m'a dit que celui qui entrait dans ce parc n'en ressortait jamais vivant, et ils sont repartis en riant.

Je me suis donc retrouvée, une nouvelle fois, seule dans ce parc et sans grand espoir de retrouver ma famille. Après plusieurs heures de marche, toujours rien à l'horizon. Quand, tout-à-coup, de derrière un arbre, m'est parvenu un cri horrible, comme si on étranglait un être vivant. Je me suis approchée : il y avait une mare de sang avec un bras, non les deux bras, la tête et les jambes séparées d'un corps. J'ai aussitôt pensé à une bête féroce qui, affamée, aurait tué le garçon ou son grand-père. Avais-je raison ? J'ai senti une sorte de ronflement comme une bête qui dormait. Quand j'ai voulu repartir, la bête m'a sentie et s'est réveillée et sans même que j'aie eu le temps de me sauver, Lola ma réveillée d'un seau d'eau froide. Elle m'a dit que je m'étais évanouie devant l'entrée du parc. Donc avais-je rêvé ou avais-je halluciné ? Je ne savais plus ou j'en étais. Lola était bien là mais ce rêve était tellement vrai avec Lola engloutie par le sable mouvant, et Jefferson, et Arthur... Mais j'étais tellement ravie de revoir Lola saine et sauve ! Après nos belles retrouvailles, au moment où Lola voulait qu'on rentre, je me suis retournée pour voir le parc une dernière fois. Quand j'ai vu apparaître la bête, je me suis frotté les yeux puis plus rien. Cette bête je ne savais pas ce que c'était car je n'ai pas eu le temps de bien voir. Mais à votre avis, quelle pourrait être cette bête, cet animal, sachant qu'en Colombie, il n'existe ni loup, ni ours ?

Licet DASILVA

Une ville sombre

Le 13 décembre 2010 en France dans une ville dont je ne me souvenais plus du nom. Ce jour-là, un jour d'hiver très sombre avec de gros nuages, il faisait très froid. Il y avait une forêt avec de beaux arbres sauf un qui était sec. Un train qui était arrêté sur un pont ferroviaire très ancien, en dessous de ce pont il y avait Arthur qui était conducteur de train. Il avait des yeux marron et des cheveux noirs, il avait 21 ans, et il était très souvent joyeux.

Il était là, dans un endroit très sombre. Marcel espionnait Alice. Marcel était un homme avec des cheveux bruns et des yeux marron et Marcel était très mystérieux et suspect. Ensuite dans une grande allée, Alice se promenait seule, c'était une fille de taille moyenne et avec un teint plutôt pâle, elle avait 15 ans, un petit nez et son visage inspirait la tristesse.

Tout-à-coup Marcel sortit de l'endroit sombre et kidnappa Alice. Personne ne vit cette action à part Arthur qui lui courut après et, en arrivant dans une ruelle, il vit Marcel pendu.

Sylvain THOMAS

Une visite qui finit au drame

On était le 7 juillet. Un frère et une sœur qui s'appelaient Yasmina et Samir habitaient à Ouarzazate. Ils partirent de chez eux pour prendre un taxi et se rendre à l'aéroport de Marrakech à côté de la place Jemaa el-fna en direction de Paris. On reconnaissait bien qu'ils étaient marocains car elle, était habillée d'une robe dorée qui scintillait, comme ses cheveux qui scintillaient grâce au grand soleil orangé qui surplombait cette place et lui, avait le teint mat et de grands yeux noirs. Après deux heures de vol, ils arrivèrent dans la magnifique ville de Paris. Ils prirent le métro pour se diriger vers la Place Monge, ligne 7. Arrivés sur cette place, ils se rendirent à la grande mosquée de Paris pour boire un thé à la menthe. Une demi-heure après, ils traversèrent la rue pour profiter du calme du jardin des plantes.

Afin de prendre le temps d'admirer les jolies façades des rues parisiennes ils prirent le bus, direction le quartier de Montmartre. Ils flânèrent sur la place du Tertre au milieu des peintres et des caricaturistes. Ce jour-là, il faisait très chaud, tout le monde était joyeux. Il y avait des marchands de glace à chaque coin de rue. A 19 heures Samir et Yasmina s'arrêtèrent devant un restaurant puis ils entrèrent pour manger. Ils commandèrent un couscous pour ne pas changer leurs habitudes. Pendant le repas, un coup de feu retentit à côté du restaurant. Alertée par le restaurant, la police arriva sur les lieux. Un homme venait de tirer sur trois personnes. Parmi eux, deux enfants étaient gravement blessés. Mais le pire c'est que leur mère était morte sur le coup avant même que les pompiers n'arrivent. Après une course poursuite, la police retrouva le meurtrier, qui finit en prison. Il passera sûrement de longues années derrière les barreaux. Yasmina et Samir étaient choqués par ce qui s'était passé, comme beaucoup de monde. Après une nuit perturbée, pleine de cauchemars, ils prirent l'avion le lendemain matin. Trois heures après ils arrivèrent à Marrakech avec encore plein d'images de ce qui s'était passé la veille.

Camille LAROUBI

Sans titre

L'histoire se déroule en France, plus précisément à Paris.

Les rues étaient enneigées ce jour-là, ce qui est très rare.

La circulation des voitures créaient d'énormes bouchons.

Je devais me rendre à l'épicerie du coin pour faire des achats, sauf que celle-ci était fermée à cause des intempéries.

Je décidai de prendre le bus pour aller au centre-ville à la recherche d'une autre épicerie. La circulation était difficile pour le chauffeur de bus, il demanda à tout le monde de descendre. Je ne connaissais pas cet endroit, j'étais perdue.

Je vis un homme sous un pont, je m'approchai de lui et lui demandai s'il connaissait le coin. Cet homme était très grand et fin, il était habillé tout en noir, il me faisait froid dans le dos. D'ailleurs, il ne me répondit pas. Je partis en courant et là, une portière de voiture s'ouvrit devant moi, un homme me proposa de me ramener chez moi. Vu la tempête de neige, j'acceptai, mais je me rendis compte qu'il prenait une autre direction, opposée à celle que j'aurais dû prendre. La voiture s'arrêta à un feu, j'ouvris la porte et sortis à toute vitesse. Je décidai alors de me cacher et d'attendre que la tempête se calme un peu, mais l'homme me rattrapa et me tua avec son couteau.

Marie NOUVON

Sans titre

L'histoire se passe dans une petite ville au Nord de la France, le 21 décembre 2010. C'était l'hiver et Pauline passait par le centre-ville pour rentrer chez elle et retrouver son amie Claire. Claire était une fille calme, rigolote et souriante, elle était petite, maigre, blonde aux yeux bleus, sa bouche était fine et d'un rouge éclatant, cela faisait ressortir son teint pâle. Pauline traversait le pont des oiseaux, au bout de ce pont, un homme était allongé par terre, on ne pouvait pas voir son visage caché par son manteau. Ses cheveux étaient noirs, gras et mal coiffés. Ses habits étaient sales et troués, cet homme devait sans doute vivre dans la rue. Plus loin Pauline passait par une sorte de forêt sombre et assez effrayante. Depuis qu'elle marchait dans cette forêt, elle avait l'impression que quelqu'un la suivait. Pour en être sûr, elle se retourna et vit une personne. Elle reconnut les habits de l'homme qu'elle avait aperçu près du pont. Il était maintenant caché derrière un arbre, mais cette fois-ci, elle avait réussi à voir son visage. Son nez était imposant et sa bouche énorme, on avait l'impression qu'il lui manquait des dents, ses yeux étaient marron et ses joues étaient creuses. Il avait le regard noir, comme s'il voulait la tuer. Par peur Pauline courut le plus vite possible en espérant qu'il ne la suive plus. Sans savoir où aller, elle emprunta des chemins qu'elle n'avait jamais vus auparavant. Ce qui devait arriver arriva, elle se perdit et ne retrouva pas son chemin. Elle s'assit quelques minutes et essaya d'appeler ses parents, mais malheureusement, son portable n'avait plus de batterie et venait de s'éteindre. La nuit tombait et Pauline était toujours là, perdue au milieu de nul le part. Elle marcha alors à la recherche d'une maison. Elle n'en trouva qu'une et rentra à l'intérieur. À première vue, il n'y avait personne, mais d'un seul coup, un homme surgit avec son couteau et la tua.

Juliette MORA

Sans titre

A Buttenberg en Allemagne le 3 juin 1864.

Dans une forêt sombre il y avait une petite maison presque en ruines, un homme y habitait, il avait les cheveux bruns, de fines lèvres, un regard menaçant. Il était de taille moyenne et toujours vêtu d'un jogging. Personne ne connaissait son nom. On racontait qu'il avait tué sa femme.

Son ancienne femme, maintenant morte, avait des beaux cheveux blonds. Elle était petite et maigre mais elle était douce, agréable et gentille. Elle semblait ne pas avoir de problème mais ce n'était pas le cas visiblement !

Un jour d'hiver. Sur le pont, le verglas était là, hélas ! Une voiture sortit de la route, percuta la paroi du pont qui se brisa et en se jeta droit sur le lac gelé qui à son tour céda sous le poids de la voiture.

Plusieurs semaines après, grâce à l'expertise de la voiture, les policiers se rendirent compte que les freins avaient sans doute été modifiés. Ils interrogèrent le mari pour lui demander si un contrôle avait été effectué dernièrement sur la voiture par un garagiste. Il s'avéra que c'était le cas mais le mari avait aussi changé un pneu cette semaine-là et il l'avait fait lui-même. Tout en sachant que les amoureux avaient eu une dispute le jour du drame car monsieur avait trompé son épouse. La police chercha des indices ou des preuves, en vain.

Cela faisait maintenant deux ans qu'elle était morte et toujours rien. Était-ce son mari, le garagiste ou un simple accident qui l'avait tuée ?

Laurine PRIOUX

Sans titre

L'histoire se situe en 2010, en Ukraine, dans la ville de Kiev.

Charline était une jeune fille d'une vingtaine d'années, aux cheveux bruns et courts. Ses grands yeux entouraient un nez allongé et une bouche fine. Ses mains étaient recouvertes de crasse et ses longs doigts étaient abîmés. Elle était vêtue d'un long manteau en velours marron. Elle était trempée par une pluie d'été incessante. Ses cheveux commençaient à friser et son manteau à s'alourdir. Elle ne pouvait pas courir car elle s'était blessée au genou en faisant une chute de vélo.

Tout en marchant d'un pas pressé, elle aperçut deux hommes sous un pont. Ils semblaient se battre. Elle essaya de les contourner mais le plus robuste des deux se jeta sur elle et l'assomma.

Quand elle se réveilla, elle ne savait pas où elle était. Elle regarda autour d'elle et vit qu'elle se trouvait dans un vieux hangar délabré. Les murs étaient hauts et gris. Une ampoule éclairait la pièce. Un homme la

fixait d'un air mystérieux depuis un balcon. Elle essaya de se débattre, mais elle était solidement attachée à un lit. L'homme se dirigea vers elle. C'était un homme aux cheveux courts et bouclés. Ses yeux étaient d'un noir profond. Il était habillé d'une veste noire et d'un jean troué. Il commença à lui parler, lui dit qu'il s'appelait Max et qu'il l'avait trouvée sous un pont. Et sans plus d'explication, il retourna sur le balcon. Cinq minutes après, Charline s'endormit car elle avait été droguée. Puis Max prit un chariot en inox sur lequel il y avait un scalpel, une pince et beaucoup d'autres objets de chirurgie. Il commença à la découper et prit ses organes vitaux.

Antoine Le Delliou

La maison de trop

L'histoire se déroule à Paris. Je faisais la vente de brioches du collège. Il me restait une maison à faire, il fallait que je traverse toute la ville et un pont. J'arrive devant la maison qui me faisait très peur. Elle me paraissait abandonnée mais il y avait de la lumière. Il pleuvait des cordes pour un jour d'été, je ne voyais plus grand-chose alors qu'il était 16h. Nous étions un samedi en juillet. Avant d'entrer dans la maison je me retourne pour regarder derrière moi, il y avait une femme qui avait les cheveux ondulés, courts et blonds, mais j'étais trop loin pour voir son visage. Derrière elle il y avait un voleur avec une cagoule et encore derrière lui il y avait un policier aux cheveux bruns. De nouveau, face à la maison je me décide à sonner. Une personne me répond directement comme si elle m'attendait. La personne est très âgée, elle doit avoir 100 ans. Bref, elle me fait entrer dans la grande demeure presque vide. Elle me demande si je veux boire ou manger quelque chose sans même savoir pourquoi je suis venue. C'est un homme qui semble bien seul et quand je lui demande s'il veut une brioche, il me regarde en lâchant sa tasse de café. Il me prend par la main puis me sort et me claque la porte au nez. D'un coup j'entends un cri puis un gros boum. Je regarde par la fenêtre, l'homme s'est effondré par terre, un couteau planté dans le cœur.

Gaïa QUEVAT

La fratrie

Il y a 50 ans New-York était plongée dans un froid glacial, jamais il n'avait fait aussi froid. La ville ressemblait à un lieu de crime. Des victimes de la famine étaient étendues dans chaque rue. Seuls quelques survivants erraient dans cet endroit sale et rempli de sang. Presque aucun immeuble n'était encore en bon état, les arbres étaient morts, les routes étaient désertes et des rats se baladaient partout dans ce cimetière. Tout était gris et une odeur immonde flottait dans l'air sale et plein de pollution. Même les lampadaires ne fonctionnaient plus. Cet endroit était comme inexistant.

Enora était blonde, maigre et de taille moyenne. Ses cheveux faisaient penser à une pieuvre. Ses yeux bridés étaient bleu foncé. Sa bouche était toute fine et n'apparaissait pas sur son visage ovale. Elle paraissait toute triste et on voyait dans son regard tout son passé difficile. Son ennemi, son frère, était brun, grand et assez musclé. Ses yeux étaient grands et perçants. Son nez était pointu et énorme. Il avait des lèvres énormes également. Son visage était carré. Batiste avait en lui comme de la haine envers sa sœur, c'était toujours la préférée avec ses parents, maintenant décédés.

Un jour Enora qui se baladait vit son frère seul, en face d'un pont. Quand elle décida d'aller le voir Batiste se retourna brusquement et l'étrangla à mort. Il pensait être le dernier survivant, le roi de cette ville, mais, malheureusement, une personne l'observait depuis bien trop longtemps...

Téo Gustin

L'Ombre de Bursdow

« Ça a commencé dans une minuscule ville, presque abandonnée, au Nord de l'Angleterre. Cette ville, Bursdow, était en plein milieu de la campagne, et les animaux et plantes allaient aussi bien dans certaines maisons, aux toits et portes démolis, que le vent et la pluie ; cette ville était indépendante et n'avait aucun lien avec le monde extérieur ; dans cette ville, le soleil n'existait pas l'été et la neige n'existait pas l'hiver. C'était le 20...non, 22...en tout cas ça s'est passé vers le 20 octobre 2003 ou 2004, en fin d'après-midi. Il faisait froid et humide et le climat était presque aussi détestable qu'en Irlande à cause du vent et de la pluie. Le soleil était invisible encore une fois, on finissait d'ailleurs par se demander s'il le faisait exprès ou s'il lui était arrivé un accident. Jeanne, à 24 ans, avait le malheur d'habiter cette ville. Grande, mince, la peau blanche, elle portait généralement un manteau vert foncé. Ses longs cheveux noirs, pas très entretenus, encadraient des yeux marron ainsi qu'un petit nez.

Jeanne était suivie sans le savoir par une femme, plus vieille, aux cheveux gris et mi-longs. Également grande, elle avait un épais manteau de fourrure, des yeux verts et des lèvres rouges. Une autre personne l'épiait, on sait juste qu'elle était grande elle aussi et ressemblait à une ombre. La dame qui suivait Jeanne était infiniment moins discrète que l'ombre et c'est d'ailleurs à cause de ça que la jeune femme put un jour voir son visage. Je ne sais pas où allait Jeanne, mais pour atteindre sa destination, elle devait passer par une petite ruelle étroite. Elle fut bien étonnée quand elle découvrit, au beau milieu de la ruelle, le cadavre ensanglanté de la dame qui la suivait : habituée aux animaux morts depuis son enfance, ce n'était pas le sang qui la répugnait, mais le fait que la personne qu'elle avait vue dans la rue trois minutes avant se trouvait maintenant à ses pieds, inerte, baignant dans son propre sang. L'ombre s'avança :

« Elle voulait vous voler votre argent.

- Et vous, qu'est-ce que vous me voulez ? réussit-elle à articuler.

- Juste vous tuer. »

Et Jeanne quitta notre monde, sans douleur, et sans même s'en rendre compte.

Sa troisième victime fut découverte à Londres. C'était plus une victime de l'embonpoint que de ce tueur, aussi je pense qu'en tenant compte de son mauvais caractère et de la place qu'il devait prendre au quotidien, sa mort fut un soulagement pour ses proches et pour lui-même.

La quatrième fut une vieille femme, habitant Amsterdam. La cinquième, un jeune garçon, à Hong Kong, en 2005. C'était juste un orphelin d'une dizaine d'années environ. Sydney, Harare, Port-Moresby, Barcelone, Chicago, ce tueur va partout, en avion, et tue pour le plaisir, tout simplement. De plus, il peut ainsi voir de beaux paysages, avoir une vie mouvementée...Le seul inconvénient de ce joyeux mode de vie est qu'il lui faut régulièrement chercher une source d'eau propre pour laver et prendre soin de son couteau préféré. Aujourd'hui, croyez-moi, il est ici, à New-York.

- Et comment savez-vous tout cela sur ce dangereux tueur en série ? demanda l'agent de police new-yorkais.

- A votre avis ? »

Et ce furent les derniers mots que le commissaire entendit.



La Corse c'est de la balle

Notre histoire se passe en Corse à Propriano. Nous sommes le 26 juin 2012. Il fait très beau, le ciel est bleu sans un nuage. La maison de notre héros est dans le bourg près du port, il habite au quatrième étage du plus grand immeuble de la ville. Cette ville contient un grand nombre d'immeubles plus délabrés les uns que les autres, seul un bâtiment est encore en bon état : le pont du port. La rivière qu'il enjambe est tellement sale que sa couleur est verte, elle débouche dans un lac encerclé par des barbelés. On peut y voir des bidons de fioul, des bouts de plastiques, des canettes de bières...

Mais revenons à notre histoire, notre héros s'appelle Marc. Il est âgé d'une trentaine d'années et il est veuf depuis longtemps. Il est grand et mince, ses cheveux sont bruns et courts. Il a des petits yeux bleus et un nez très fin. Il est détective dans la police. Sa fille s'appelle Rosalie, elle est lycéenne et a seize ans. Elle est grande et mince. Elle est blonde aux cheveux longs. Elle a des yeux bleus cachant une petite teinte de vert et son nez est un peu camard.

Toute son enfance n'a été que pleurs et ennuis. Sa mère a été assassinée par Francis, le chef de la mafia, il l'a tuée à coups de kalachnikov puis il a jeté son corps dans le lac pollué. Son père, pris par son travail, laissait souvent Rosalie seule. Elle ne jouait jamais et n'était pas heureuse. La seule distraction qui l'attirait, était celle de la rue. Elle passait tout son temps dans ces ruelles pavées et très longues.

Un soir, elle sortit de son immeuble comme d'habitude et sans s'en rendre compte elle emprunta une nouvelle rue. Au bout d'un certain temps, elle arriva devant un entrepôt et entendit des voix. Elle colla son oreille à la porte et écouta les conversations.

Un homme sortit de l'entrepôt et l'empoigna. Dans le hangar, il faisait sombre mais elle distingua des corps sans vie et des centaines de rats, eux bien vivants. L'homme la fit s'asseoir et l'attacha. Elle reconnut cet homme mais ne se rappelait pas son nom, plus loin au contraire elle reconnut nettement l'homme qui fumait un cigare. C'était l'assassin de sa mère : Francis. Rosalie avait peur mais elle sentit dans sa poche son téléphone. Elle arriva à y glisser une main et comme elle avait l'habitude d'envoyer des textos discrètement pendant les cours, elle arriva à taper d'une main. « SOS prise en otage par Francis dans hangar bruit de la mer ». Le hasard était avec elle, son père faisait une ronde sur le port de commerce et le seul entrepôt désaffecté était à cinq minutes. Il appela des renforts et, armés jusqu'aux dents ils défoncèrent la porte. Une fusillade éclata, deux policiers furent tués. Marc tira sur Francis, qui, blessé, s'échappa par la fenêtre. L'homme sans nom eut moins de chance car quand il visa Marc, celui-ci fut plus rapide et lui tira une balle en pleine tête.

Le calme était revenu, Marc après avoir coursé Francis réapparut dans le hangar. Il cherchait Rosalie partout. Ne la voyant pas il sentit l'angoisse l'envahir. Mais rapidement il entendit la voix de sa fille chérie, elle était cachée sous un bureau, toujours attachée à la chaise qu'elle avait réussi à faire tomber pendant la bagarre. Les yeux pleins de larmes, terrifiée par la peur, elle sauta dans les bras de son père et lui dit : « Ne me laisse plus jamais toute seule s'il te plaît ». Son père la serra fort dans ses bras mais ne dit rien. Un policier s'approcha de Marc et lui annonça que l'argent volé dans le hold-up de la banque venait d'être retrouvé dans une malle derrière des bidons et que les cadavres étaient ceux des banquiers. Il ajouta que le corps de Francis flottait dans le lac.

Marc prit la main de sa fille et ils sortirent ensemble de cet enfer. Une sonnerie arrêta leur mouvement. Marc sortit son téléphone portable, à l'autre bout un gendarme parlait très fort : « Des terroristes sont en cavale, on t'attend à la gendarmerie, fais vite ». Rosalie qui avait tout entendu, lâcha la main de son père, elle avait compris qu'elle serait encore seule et que rien ne pouvait changer. Mais elle savait aussi qu'elle pourrait toujours compter sur son père.

Erwin THOMAS

Meurtre à New York

Il pleuvait énormément depuis trois heures, en même temps, c'est normal, nous sommes à New-York, le dimanche 1er novembre, il est 18 heures.

Madeleine errait seule dans la banlieue new-yorkaise vide comme tous les dimanches. Elle était âgée d'une quinzaine d'années tout au plus, elle était

maigre et grande, ses courts cheveux blonds ondulaient à cause de la pluie. Elle était d'un naturel simple et n'était pas effrayée par grand chose. Jean lui était un meurtrier récidiviste. Il était costaud et très agile, il avait les cheveux longs bouclés et bruns. Sur son visage, la moitié était recouverte de très nombreux poils, laissant paraître un regard inquietant et suspect. Il était insistant et lorsqu'il visait une proie, il ne la lâchait pas, comme par exemple cette jeune fille qui errait seule depuis une heure et qu'il scrutait avec attention.

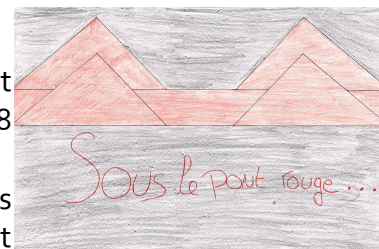
Alors que Madeleine rentrait chez elle après être allée se recueillir sur la tombe de sa mère morte un an plus tôt, lui était posté sur le toit d'un immeuble et il l'épiait. Il ne savait pas quand passer à l'acte : dans 1 minute, 20 minutes non elle serait partie, bon il fallait encore qu'il réfléchisse. Elle, elle avait l'impression d'être surveillée, mais ne se doutait de rien. Lorsqu'il jugea le moment propice pour son acte, il banda son arc et tira deux flèches, aux pointes fortement aiguisées et qui arrivèrent en plein dans les deux yeux de Madeleine. L'archer descendit en courant du bâtiment et pour s'assurer que sa victime était bien morte, il retira les flèches enfoncées dans le coin des yeux et les fit tomber par terre. Jean les ramassa et les fourra dans son sac. Il se dit que cette nouvelle technique qu'il n'avait encore jamais testée, n'était pas si mal, il se promit de l'approfondir et de l'améliorer. « Cool de nouveaux morts à l'horizon » pensa-t-il ... Il partit donc en quête de nouvelles victimes, laissant Madeleine, enfin ce qu'il en restait, sur le trottoir comme une vieille chaussette, ou une peau de banane ...

Marine SAMAIN

L'attaque fantôme

Pendant la troisième guerre mondiale, en 2123, vers le début novembre, lors d'une fin de journée pluvieuse, à Paris. Cette capitale était dévastée par la guerre et la maladie. Des corps traînaient dans la rue, des flaques de sang avaient remplacé les flaques d'eau, des arbres morts étaient déracinés, des voitures calcinées et les immeubles dévastés. Julio, 22 ans, est de taille moyenne et maigre. Il a de grands yeux bleus, un long nez aquilin et une petite bouche. Les cheveux noirs et courts, il est bronzé et porte un sweat bleu marine. Quant à Joséphine, elle a 20 ans, est petite et maigre, a de petits yeux bleus et un petit nez. Ses cheveux blonds arrivant à ses épaules flottent au vent. Elle porte un long manteau noir qui ressort sur sa peau blanche. Ses deux personnes étaient militaires, et frère et sœur. Leurs parents avaient été assassinés par les Japonais, qui après avoir découvert l'arme nucléaire, avaient attaqué les pays la possédant. Après avoir présenté un plan d'attaque au gouvernement qui le valida, ils furent parachutés au-dessus de Shanghai. La ville était surpeuplée ce qui rendait plus inaccessibles encore leurs objectifs : détruire le laboratoire et les données de l'arme nucléaire et arrêter le dictateur japonais. Ils atterrirent sur le toit du laboratoire, cachèrent leurs parachutes, pénétrèrent dans le labo, prirent la carte mémoire et posèrent cinq bombes : une sur l'ordinateur général et quatre sur les murs. Enfin sortis du laboratoire et postés à deux cents mètres, ils activèrent le détonateur. Le labo détruit, ils pénétrèrent dans le palais du dictateur, tuèrent tous les gardes et arrêterent ce dernier. Ramené en France, le dictateur fut condamné à la prison à vie. Julio et Joséphine furent félicités par le peuple et le gouvernement, qui leur remit la médaille militaire.

Lyam ROLLAND



Un début d'année sombre.

Tout se passe dans une ville de l'ouest : Brest. On est le 14 février et il est 2 heures 30 du matin.

La rue Jean-Jaurès est habituellement vivante à cette heure-là mais cette nuit était différente des autres. En début de soirée pourtant, rien n'était changé : des étudiants rentraient tard de leur université, des couples se promenaient après un dîner romantique, en ce jour de Saint-Valentin.

Une limousine arriva près du restaurant et je vis une magnifique mariée en robe blanche en sortir ; le sourire aux lèvres, tenant amoureusement d'une main celle de son mari, et de l'autre celle de sa fille. Les invités arrivèrent au fur et à mesure et remplirent le restaurant. Jean-Claude, mon collègue, arriva pour me relayer. Je pus donc aller voir les festivités de la salle. En arrivant dans la salle principale, je vis plus nettement la jeune mariée, qui, à en croire la banderole "Vive Anna et Titouan !", s'appelait Anna. Elle était ravissante. Ses cheveux blonds au carré allaient parfaitement avec son teint pâle. Ses yeux bleus parsemés de vert pétillaient de joie. Je fus directement sous le charme. Un homme se tenait à ses côtés, brandissant lui aussi son verre. Ils avaient vraiment l'air amoureux l'un de l'autre. Je leur donnais à peine 30 ans chacun. Cette femme, je ne cessais de la regarder, au point qu'elle et son mari s'en rendirent compte. Quelques heures après, la salle commençait à peine à se vider, seule une jeune femme accompagnée de son nourrisson avait dû rentrer tôt après le repas, car elle et son bébé fatiguaient. Ce n'est que vers 5 heures du matin que je vis Anna s'approcher de moi, venir enfin me parler pour la première fois de la soirée.

« Bonjour! Dit-elle. » Elle sentait délicieusement bon. Sa voix fluette était belle et douce. « Bonjour, lui répondis-je.

-J'ai remarqué que depuis un long moment, vous étiez seul, alors, je me demandais si vous vous vouliez vous joindre à nous ?

-Ça me plairait, bien sûr, mais je ne voudrais pas vous déranger..

-Oh, je vois, mais plus on est de fous, plus on rit, non ?"

Je n'eus même pas le temps de lui répondre qu'elle me saisit la main et m'emmena. Sa main était douce, ses longs ongles vernis de blanc et colorés de fleurs roses me chatouillaient les paumes. Je me détendis et bus quelques coupes de champagne. Mais en réalité, au fond de moi, j'étais fou de rage, je ne pouvais supporter tout cela ! Une idée me vint. En tant que gardien du restaurant, je possédais ce qu'il me fallait pour faire aboutir mon plan. Je savais que c'était fou, mais je ne pouvais me dire qu'ils s'aimeraient pour toute leur vie. Alors, je sortis mon revolver, visai et tirai. La balle atteignit sa cible. Parfait. Puis des hommes s'approchèrent rapidement vers moi.

Aujourd'hui, je vous écris de Paris, je suis en prison, je me suis livré à la police juste après l'avoir tuée. Je ne regrette rien. Je sais que je la retrouverai, qu'elle m'attend. Au moins, je sais qu'ils ne sont plus ensemble. Oui, vous l'avez compris, j'ai tué Anna, elle m'attend au paradis et je compte la rejoindre bientôt. Adieu.

Morgane Coënt

J'avais 11 ans...

Bonjour je m'appelle Thomas, je vais vous raconter un moment de ma vie passée, un moment à faire froid dans le dos, un moment à vous faire pâlir d'horreur peut-être, mon moment.

Nous sommes dans la banlieue nord de Glasgow en plein hiver. Il neige, tout le monde est parti en vacances quelque part dans ce vaste monde pour fêter Noël avec une famille, des amis, mais pas moi. Mes parents sont morts le jour de mon anniversaire, le 26 août 1989, lorsque j'avais 11 ans. Des amis je n'en ai plus.

L'enquête sur la mort de mes parents n'avait pas abouti. La police avait seulement suspecté deux personnes retrouvées tout près de la scène de crime et toutes deux avaient un mobile pour tuer mes parents. Malheureusement, par manque de preuve, ces gens n'avaient pas été inquiétés.

Le premier s'appelait Luis Tevez il était argentin, il avait les yeux bleus, sa peau était presque noire et il était de taille moyenne. Il avait travaillé pendant deux ans dans l'entreprise de mon père puis avait été licencié pour avoir volé des marchandises.

Le second était une femme nommée Eva Misti elle était française, elle avait la peau blanche

comme la neige, de longs cheveux blonds qui glissaient sur son visage et elle était petite. Elle avait aimé mon père jusqu'à ce que ce dernier rencontre ma mère et à ce moment-là, son cœur s'était rempli de haine.

J'avais longuement étudié le dossier sur le meurtre de mes parents et, persuadé de la complicité d'Eva et de Luis dans les meurtres, j'avais décidé de partir en France là où vivait Eva. Eva était une belle femme qui avait eu de nombreuses conquêtes, surtout des hommes aisés qui pouvaient lui offrir ce qu'elle désirait. Elle n'avait pas l'habitude d'être quittée et s'était sentie blessée dans son orgueil lorsque mon père l'avait laissée pour ma mère. Sa colère, sa jalousie et sa cupidité étaient un mobile évident pour assassiner mon père.

Arrivé à Marseille où elle habitait, je suis rentré dans sa maison qui était située à côté du port, je l'ai trouvée et tuée sans regret de plusieurs coups de couteau. J'ai caché le corps puis je suis reparti avec à l'esprit cette envie de poursuivre ma vengeance. Destination Argentine...

L'aéroport était rempli de policiers qui contrôlaient et fouillaient les passagers. Heureusement, j'avais jeté l'arme du crime dans le port. J'ai pris un billet pour Buenos Aires et quelques heures après j'ai atteint ma destination finale.

Je savais où habitait Luis Tevez et je l'ai attendu à l'entrée de son immeuble. Lorsqu'il est sorti, je l'ai suivi jusqu'à une ruelle sombre et l'ai tué de deux coups de revolver acheté au marché noir. J'ai commis ce meurtre froidement, sans émotion, avec juste un sentiment de devoir accompli à la mémoire de mes parents.

De retour en Ecosse, je me suis rendu à la police et j'ai avoué les meurtres d'Eva Misti et de Luis Tevez, les assassins de mes parents.

C'est de ma cellule que je vous raconte mon histoire, l'histoire d'un garçon de 11 ans qui n'a plus jamais fêté son anniversaire.

Luca Le Roux

Sans titre

- Tu travailles pour qui ?

Voilà la seule question que le garde ne cessait de répéter à cet adolescent.

- Je ne vois pas de quoi vous parlez, répondait-il toujours avec plein d'arrogance.

Cette scène durait depuis 3 heures.

Son visage, rouge de sang et déformé par la douleur restait haut, digne. Le garde commençait à perdre patience alors il sortit son taser et lui infligea une décharge électrique. Il convulsa.

- Alors on recommence monsieur Jago, pour qu...

- Feo !!! Je m'appelle Feo, le prénom que m'ont donné mes parents n'existe plus.

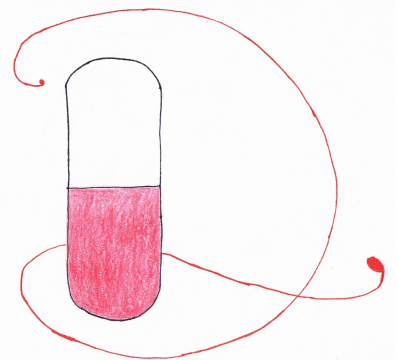
- Très bien Feo !! Pour qui travailles-tu ?

- Je ne vois pas de quoi vous voulez parler Monsieur l'agent.

L'homme l'assomma, Feo tomba de la chaise sur laquelle il était assis et tomba dans le néant.

Au 25e siècle, l'hiver régnait depuis des années sur Londres, personne n'avait même jamais connu l'effet de la chaleur sur sa peau. Les immeubles étaient principalement bâtis de briques rouges, mais depuis bien longtemps maintenant, ils étaient sertis de neige. A l'est de la ville, on pouvait voir le Tower Bridge qui surplombait la Tamise, mais personne ne la traversait, car tout ce qu'on trouvait au bout du pont, c'était une forêt très dense. Londres était une ville où les rumeurs avaient tendance à se propager très vite alors quand les dirigeants du pays firent planer une légende comme quoi il y avait bien longtemps, un homme avait traversé ce pont et n'en était jamais revenu, laissant sa femme et ses enfants comme des malheureux, la peur des Londoniens ne fit que grandir.

Quand on revenait au centre de la ville, on trouvait Trafalgar square noir de monde, mais à 23 heures la place se vidait, car le marché noir arrivait. Dans ce commerce illégal, on vendait toutes sortes de médicaments très onéreux que seuls les membres des « hautes sphères » pouvaient s'offrir. Les clients de cette contrebande illégale étaient, selon les dirigeants du pays, des « Déchus de la société. Feo en faisait partie, il travaillait d'ailleurs pour le chef de ce trafic Mr Marcus. C'était un adulte grand et svelte de 45 ans où l'on voyait la vieillesse qui commençait à se voir. Cet homme d'expérience était comme un père pour



Feo, car c'est lui qui l'avait sorti de la misère et qui lui avait donné un travail, ce travail. C'est vrai, Feo n'était pas chanceux dans la vie, il n'avait jamais connu son père et avait perdu sa mère (qui était morte d'une pneumonie) à l'âge de 7 ans, aujourd'hui il en avait 17.

Feo gagnait sa vie en volant, dans des hôpitaux, des médicaments hors de prix. Il savait qu'il était recherché à cause de ses vols à répétition, mais il s'en moquait, il aimait jouer avec le feu au risque de se brûler les ailes. Beaucoup de gens croyaient qu'il opérait seul, mais ils se trompaient, car depuis six mois maintenant, Shari, l'Écossaise de 17 ans, était tapie dans l'ombre avec pour seule communication avec Feo une petite oreillette implantée dans son oreille. Cette journée-là, Feo et Shari prévoyaient de voler le Sumeria Hospital réputé pour ses produits de luxe.

Au fil des vols, une routine s'était installée entre les deux acolytes. Il n'y avait plus vraiment de stratégie, il suffisait juste d'un tube de faux sang et de vêtements déchirés et l'improvisation pouvait commencer. Comme d'habitude, il entra, se faisant passer pour un adolescent ayant besoin d'aide médicale. Il se faufila jusqu'au local des infirmiers, en assomma un au hasard et s'habilla comme tel. Il ne restait plus qu'à voler les médicaments et à partir. Mais l'homme qu'il avait assommé était en fait un policier infiltré, chargé de protéger les hôpitaux. Feo ignorait que le garde attendait sagement, en faisant semblant d'être évanoui, le bon moment pour lui bondir dessus, et en une fraction de seconde les ténèbres envahirent Feo et il plongea dans un sommeil profond.

Feo se réveilla avec un mal de tête atroce, il est vrai qu'après l'interrogatoire qu'il avait subi tout ce dont il se souvenait, c'était du garde lui infligeant une décharge électrique très douloureuse. Il était attaché sur un lit d'hôpital et s'apprêtait à tirer sur la sangle qui le maintenait prisonnier quand quelqu'un arriva.

Tout d'abord, il vit juste une silhouette de femme s'avancer vers lui, puis détails après détails, il vit son « acolyte », Shari, qui se tenait devant lui. Elle était habillée de l'uniforme de l'armée. Il comprit tout de suite ce qui se passait.

Elle l'avait trahi.

« En six mois, Feo, en six mois, je me suis habillée comme un de ces Déchus bons à rien, je t'ai aidé dans tous tes vols et pendant ce temps, tu n'as même pas été capable de me présenter ton boss.

- Shari ! Je pensais te connaître, mais en fin de compte, tu n'es qu'une de ces enfants gâtées par la république ! Plutôt mourir que de te dévoiler l'identité de mon patron. Il tient peut-être un marché noir, mais dis-toi que ce qu'il prend aux riches, il le donne aux plus démunis. Grâce à ça, il a sauvé des centaines de vies, c'est un homme bon.

- Quel joli discours Feo, bravo ! Dommage pour toi ça ne va pas te servir à grand-chose... »

Elle s'apprêta à lui tirer une balle dans la poitrine, mais au dernier moment sa balle dévia à cause du vacarme à l'extérieur de la pièce et le projectile vint casser la sangle qui le maintenait attaché au lit.

Shari ouvrit la porte et vit un inconnu à ses yeux, mais pas pour Feo, car c'était Marcus son père adoptif qui avait tant donné pour lui. Il était en train de massacrer les gardes qui essayaient de le stopper avec une arme de guerre sous chaque bras.

Feo regardait les policiers tomber un par un quand ses yeux se posèrent sur le corps sans vie de Shari. Il était tellement obnubilé par ce qui se passait derrière cette porte qu'il ne l'avait pas vue tomber, mais ça lui était égal maintenant. Marcus repéra Feo et lui fit signe de s'échapper, mais il n'était pas question pour le jeune garçon d'abandonner sa seule famille à la merci des gardes, car les armes finiraient tôt ou tard par ne plus avoir de balles.

Le moment tant redouté arriva. Marcus laissa tomber les armes à terre, se mit à genoux et, quelques secondes plus tard, une balle vint le transpercer en pleine tête.

Feo avait envie de hurler et d'aller massacrer toute la république, mais le sacrifice de Marcus n'aurait servi à rien alors il commença à courir hors de la prison en essayant d'éviter les balles et il se retrouva dehors sur la neige fraîchement tombée.

Il fuyait, ne sachant pas où aller, dévasté par la mort de Marcus. Puis, il le vit, le Tower Bridge, majestueux devant lui. Il s'arrêta, estimant qu'il avait semé les gardes, et se remémora une certaine rumeur ou légende qu'il avait entendue au sujet de ce pont, sur le fait qu'un homme l'avait traversé et n'en était jamais revenu. Son cerveau ne fit qu'un tour, il se dirigea vers le pont avec une seule idée en tête, le traverser et, sans-doute, ne plus jamais revenir.

Sans titre

Tours, hiver 1984. Ce jour-là, il ne neigeait pas, il pleuvait. Dans un terrain vague, la pluie avait rendu le sol boueux. Un arbre était planté là, parmi les déchets, éclairé par la seule lumière de la lune. Ses longues branches nues et noueuses tendant leurs bras nus vers le ciel, comme s'il espérait une aide pour sortir de cet endroit fermé par un rempart d'immeubles éclairant les voitures avec les lumières des appartements. Ville ravagée par la pluie, la Loire avait débordé et avait mangé les berges, inondant les routes et la voie ferrée.

Elle marchait dans la rue, en pleine nuit, son visage éclairé par les phares des voitures que l'on entendait freiner et klaxonner. Cette femme s'appelait Odette et avait 34 ans à peine, elle était vêtue d'un duffle-coat noir, elle avait les cheveux sombres et son visage était d'une grande douceur. Dans l'ombre, on pouvait apercevoir la moitié du visage de Valérie, une dame plus âgée, elle avait le visage rond mais les traits néanmoins durcis. Elle n'était habillée que d'un jogging grisâtre. A quelques pas de là, un homme marchait à cent mètres des voitures ; il venait de traverser la route pour aller se protéger de la pluie car il commençait à être trempé. Son pantalon collait à ses jambes squelettiques.

Odette entra dans sa voiture, ses bagages étaient faits, elle mit le contact et commença à s'en aller. Elle était mutée dans un village en montagne. Elle allait quitter son appartement. Tours, ce n'est pas passionnant.

Il ne pleuvait plus, elle pourrait se changer, tout comme lui, son fiancé qui était déjà sur le trottoir. Lui il s'appelait Charles. Dans la voiture, le moral d'Odette commençait à remonter, chaque mètre qu'elle faisait pour quitter Tours la rapprochait de la Savoie. Le village de Ste Foy Tarentaise était très attirant, surtout l'hiver ; un véritable aimant à touristes. Elle partait pour faire du comptage de gibier présent dans les environs du village. Cela allait la détendre car faire des rapports sur les œuvres des ragondins des berges de la Loire, c'était ennuyeux.

Arrivés à l'appartement, Charles et Valérie enfilèrent des vêtements secs. Dans la rue, les voitures passaient très vite, une farandole infernale. Charles s'approcha de Valérie qui était au bord de la fenêtre ouverte, elle poussa un cri de stupeur. Quelques minutes plus tard, la police serait sur les lieux ; Charles devait faire vite. Il fit sa valise, prit le nécessaire et sortit de l'immeuble. Il vit les voitures arrêtées, les gens regroupés et les conducteurs descendre de leurs véhicules. Charles partit pour la Savoie comme si de rien n'était.

Le lendemain, Odette était dans son chalet loué pour un mois. Elle sortit pour respirer le bon air frais. Elle était fatiguée par dix heures de route. Demain, les choses sérieuses allaient commencer. Elle avait rendez-vous avec un guide qui allait lui montrer la région. Ce guide arriva dans l'après-midi étrangement. Il se gara devant le chalet d'Odette et descendit de sa voiture.

« Je m'appelle Charles. Je pense que vous êtes Odette Georges.

- Oui.

- Bien, je crois que je vais vous laisser vous reposer, demain nous allons nous attaquer au bois. Il va falloir répartir la population de chevreuils présents dans les environs de Ste Foy. A demain. »

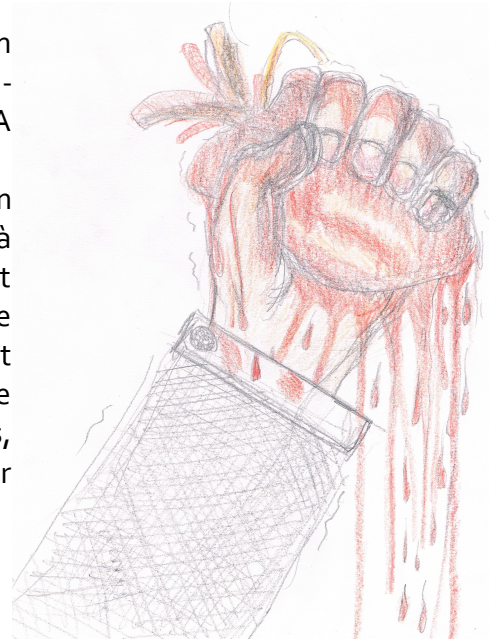
Pas très sympathique ce Charles, pensa Odette. Le lendemain matin, Odette lut le journal au petit déjeuner. Dans la nuit, à Tours, quelqu'un avait été tué et ses organes vitaux avaient été enlevés de son corps. La personne avait été retrouvée dans la rue, sous la fenêtre d'un appartement. Odette partit après avoir avalé péniblement son café, un peu barbouillée qu'elle était par cette histoire d'organes enlevés. Dans le bois, Odette commença par retrouver son guide qui était déjà sur place.

« Vous êtes bien matinal Charles.

- Oui

- Ça va ?

-Mm. »



Odette était sidérée. Il n'avait même pas dit bonjour. Plus tard dans l'après-midi, un cri retentit du fond des bois.

Le Dauphiné Libéré du lendemain matin titrait : « **Un meurtre atroce en Savoie !** »

“Le corps d'une jeune femme du nom d'Odette Georges a été retrouvé dans la soirée en plein milieu du Bois de Ste Foy Tarentaise, il était lacéré et il lui manquait le coeur ainsi que le foie.”

Dorian SIMON

Une guerre pas comme les autres

Cette histoire se déroule en France, dans une ville ravagée par la guerre, Lorient.

Cette guerre n'a pas duré plus de deux ans, de 1980 à 1982, mais a été très meurtrière. Seuls des enfants y vivent, orphelins, ils se partagent deux quartiers.

Le premier, situé dans le centre-ville, est grand, jonché de voitures abandonnées et de bâtiments en ruines.

Le second, plus près de la campagne, est, ou était plutôt, très axé sur l'agriculture. Désormais, les fermes, délaissées, sont la proie des herbes folles, et on ne distingue même plus les champs des forêts.

Aujourd'hui, cela fait tout juste un an que les combats ont pris fin. C'est l'automne, il pleut, le vent souffle et chahute les feuilles mortes.

C'est un jour important. Une réunion est prévue entre les représentants des deux quartiers. Il est très tôt, le soleil n'éclaire pas encore les rues. Le rendez-vous est situé sous le vieux pont, frontière entre les deux territoires. Ils arrivent en même temps ou presque.

Le représentant du premier quartier est une fille. Elle a seize ans. Assez maigre et grande, elle est mal habillée. Son visage fin est encadré de cheveux bruns bouclés. Ses yeux, marron, accentuent son teint pâle. Elle s'appelle Chiyoko.

Le représentant du second quartier est un homme. Très grand, assez musclé, il est imposant. Ses cheveux bruns coupés court surmontent un visage carré. Ses yeux sont bleus, vifs et ses lèvres fines. Il s'appelle Christopher.

C'est le deuxième rendez-vous. La première fois, cela s'était très mal passé. Ils se font face, se serrent brièvement la main, puis tout bascule. Christopher sort un couteau de sa poche et tente de poignarder Chiyoko. Celle-ci lui attrape le poignet et retourne l'arme contre son assaillant. Une lutte brève s'ensuit puis le garçon tombe, mort.

Mais ce meurtre ne signe que le début d'une longue et terrible guerre.

Au bout de quelques jours, les morts se comptent par dizaines. Les enfants du premier quartier tuent pour venger leur chef, ceux du second pour se défendre. Entre embuscades et attaques de front, pas un jour ne s'ensuit sans que d'autres cadavres tombent dans la rue. Tous les objets pouvant faire office d'armes sont utilisés : fourche, pioche et râteau pour les enfants de l'arrondissement agricole, éléments de voitures principalement pour le quartier du centre-ville.

Les jours passent et ne changent pas. Seul le nombre d'habitants diminue. Dans le quartier rural, il ne reste que Chiyoko et trois garçons. Dans l'arrondissement urbain, seuls le nouveau représentant, une fille et deux garçons sont encore en vie. Le dernier affrontement a lieu sous le pont, là où tout avait commencé. Les deux représentants en tête, les quartiers s'affrontent. Un membre du premier faubourg s'écroule, puis un second. La bataille semble perdue. Pourtant, les deux victimes suivantes sont du second quartier. La troisième également, mais pas la quatrième, appartenant au premier arrondissement.

On y est, l'histoire se répète. Les deux représentants face à face, sous le pont. La fin se répète également, Chiyoko gagne.

Mais à quel prix ?

Seule dans une ville jonchée de cadavres, elle n'a plus la force de regarder tout cela.

Pourra-t-elle vivre avec tant de morts sur la conscience ?

Non sûrement pas. Elle se donne la mort, adossée à un des piliers du pont.

Pierre PAINVIN